

# SÈVE AND THE CITY, L'ARBRE DANS LA VILLE



## L'ARBRE DANS LA CITÉ

d'Andrée Corvol,  
Le Pommier,  
392 pages, 25 euros

## LIVRE

**D**e Mantes-la-Jolie (Yvelines) à Vichy (Allier), de Paris à Narbonne (Aude), il semble que le syndrome d'Idéfix soit assez largement partagé : pas un arbre abattu dans une ville de France sans un concert de protestations. Que la coupe soit nécessaire (un sujet malade et dangereux) ou non (l'appétit des promoteurs). Alors que nos amis les ligneux sont plus que jamais les bienvenus pour rafraîchir des zones urbaines, l'historienne Andrée Corvol, spécialiste des forêts françaises, se penche, avec une grande érudition, sur l'histoire des arbres en ville. Son *Arbre dans la cité* (Le Pommier, 392 p., 25 €) retrace un parcours particulièrement sinueux. C'est que, du XVII<sup>e</sup> siècle à nos jours, on a beaucoup planté, beaucoup maltraité, beaucoup arraché. Et planté à nouveau. Pour des raisons politiques autant qu'esthétiques ou économiques.

A l'origine, ce campagnard d'arbre n'avait tout simplement pas sa place dans les enceintes forti-

fiées. Ou alors à la condition de fournir utilement fruits et bois d'œuvre ou de chauffage. On ne l'y voyait guère qu'à l'état de poteau ou de pieu, lors des fêtes de fertilité au printemps ou, dans certaines provinces indociles, pour signifier le mécontentement (tradition des mâts de la colère).

### Gare aux oubliés

Ce n'est qu'à la Renaissance qu'il s'impose telle une ombrelle naturelle dans les premières promenades et terrasses, comme aux Tuileries. Marronniers, mais plus souvent ormes et tilleuls jalonnent bientôt les premiers mails, des esplanades consacrées à l'ancêtre commun du croquet et du golf.

Bien sûr, les parcs sont d'abord réservés à la classe dominante. Et quand il s'agira, plus tard, de permettre à tout un chacun de venir prendre l'air sous les frondaisons, on prendra bien soin de séparer les espaces. Au XIX<sup>e</sup> siècle, dans un esprit paternaliste, les promenades plantées sont parées de vertus à la fois hygiénistes et édifiantes pour les « *enfants du peuple* ». On y reconstitue sa force

de travail autant que l'on y « *forme et épure le goût des jeunes ouvriers* ». Néanmoins, il arrive que des pétitions de bonnes âmes réclament par endroits l'éclaircissement de certaines plantations, les recoins trop ombragés invitant, paraît-il, à la débauche.

Si, à chaque révolte, les arbres sont renversés pour alimenter les barricades, la Révolution française se fera un devoir de faire planter dans chaque commune un « arbre de la liberté ». Et gare aux oubliés qui passeraient pour des partisans tièdes du nouveau régime. Souvent, on choisit des chênes, si longévifs. Parfois, des peupliers, en raison d'une étymologie qui voulait en faire l'arbre du peuple. La tradition qui consiste à planter un arbre pour commémorer un événement ne nous a pas quittés. Charles III et Emmanuel Macron peuvent en témoigner, eux qui ont planté un arbre dans le jardin de l'ambassade du Royaume-Uni à Paris lors de la visite du souverain en France, en septembre. Et se sont mutuellement offert des sujets... végétaux. ■

JULIEN GUINTARD